

# Ecrire, dit-elle

Cécile-Marie Hadrien

– Il faut beaucoup aimer les hommes. Beaucoup, beaucoup.  
C'est Marguerite Duras qui l'a dit, pas moi !

Ma passagère a éclaté de rire. J'ai jeté un coup d'œil dans le rétro, mais Jeanne boudait toujours, ses écouteurs vissés sur les oreilles. Elle m'en voulait d'avoir dû céder sa place à l'avant. Aussi pour la présence de cette inconnue avec qui j'allais discuter durant tout le trajet. Jeanne m'avait fait une scène, avant le départ. Elle aurait aimé qu'on soit toutes les deux. Pour une fois, son frère n'était pas là pour l'emmerder et elle n'en profiterait même pas ! Mais on rentrait du festival *Jazz in Marciac*, ça fait huit cents bornes jusqu'à Paris. Je venais de me séparer du père des enfants. L'année était difficile, aussi financièrement. J'avais besoin de cette passagère, Stéphanie, pour m'aider à payer le trajet.

– Les hommes sont si décevants, à la longue. Tellement peu surprenants.

Stéphanie avait besoin de vider son sac. Il lui restait plus de sept cents kilomètres pour le faire. Elle avait lu Duras. Cela représentait une chance d'élever le débat.

– Vous avez vu beaucoup de concerts ?

– Un tas. J'étais bénévole pour l'organisation du festival. On a droit à des entrées gratuites. Et vous ?

– Seulement deux en salle. Et plein dans la rue. On est restées une petite semaine. Une amie avait loué un gîte à dix bornes de Marciac. Avec piscine et odeur de merde ! Ils gavaient des oies dans la ferme à côté.

On a ri toutes les deux. L'industrie du foie gras ne l'emballait pas plus que moi. Elle était végétarienne depuis vingt ans. J'ai tenté d'évaluer son âge. La cinquantaine bien tassée. Un visage marqué par de longs séjours au soleil. Des enfants déjà grands. Une totale liberté d'aller où bon lui semblait. Des hommes rencontrés dans les festivals, l'été. Des morsures vite oubliées. Sa vie, telle que je l'imaginai, avait de quoi me faire rêver. Je n'avais connu personne d'autre que mon mari en douze ans. J'avais eu une brève aventure au moment de la séparation, en mars. Je me sentais fragile. Comme si le mariage était une longue maladie dont il fallait se remettre progressivement, avec prudence, sans se lancer à corps perdu dans la vie et dans les bras d'autres hommes. Sous peine de rechuter.

– Et vous faites ça souvent, le bénévolat ?

– Seulement l’été pour des festivals de jazz ! J’aime bien bourlinguer. Je randonne aussi.

– Le festival n’est pas fini et vous remontez déjà.

– J’ai rendu mon tablier, comme on dit. Mais il y a des tas de volontaires. Surtout des nanas. J’ai tout de suite été remplacée !

Stéphanie a ri de nouveau. Cette fois, son rire grinçait un peu. Elle s’est tournée vers le paysage. Pour cacher son émotion ? J’ai réussi à capter le regard noir de Jeanne, dans le rétroviseur. Ma fille n’avait alors que douze ans mais en paraissait déjà quinze, aussi dans sa tête. Elle avait sauté une classe.

– Tu as faim, Jeanne ? On fera bientôt une pause. Qu’est-ce que tu veux manger ?

Jeanne n’a pas daigné répondre. Peut-être n’entendait-elle pas. Elle écoutait de la musique sur l’iPod offert par son père. Regrettait-elle les vacances passées avec lui en juillet ? Il les avait emmenés, Lucas et elle, sur la Costa Brava. Mer, soleil, hôtels trois étoiles et churros à gogo. Plus fun que le festival de Marciac, mal logées et en se restreignant sur les concerts, vu les tarifs des billets. Aïe ! La culpabilité revenait au galop.

Stéphanie était assez fine mouche pour comprendre.

– Bah, elle ne vous en voudra pas longtemps. C’est votre seule fille ?

– Son frère fait un stage de spéléologie et d’escalade en Lozère. Il est avec mes parents. C’est un hyper actif alors il faut l’occuper. Et vous, des enfants ?

– Ils sont grands. Vingt-six, vingt-deux et dix-neuf ans. La plus jeune est partie en Equateur pour l’été, aider à la construction d’une école. L’aînée bosse dans le secteur du développement. Le cadet fait une école de journalisme.

– Vos enfants ont de beaux projets. J’espère que les miens s’épanouiront autant. J’ai souvent peur pour eux.

J’ai jeté un regard anxieux à l’arrière mais Jeanne ne faisait pas attention à nous.

– Il faut leur faire confiance. J’ai eu pas mal de problèmes avec l’aînée. Après le bac, elle ne voulait rien faire sinon fumer des joints. Je l’ai envoyée comme fille au pair en Australie. Elle s’est prise de passion pour la culture aborigène et a commencé des études d’anthropologie en rentrant.

J’ai bien noté qu’elle disait *je*. Ces décisions éducatives, Stéphanie les avait prises toute seule.

– Je retiens l’idée de les faire voyager. Ça ouvre l’esprit.

– Ils ont été à bonne école. J’ai longtemps travaillé pour les ONG. C’est comme ça que j’ai rencontré leur père. Un aventurier. Très fort pour planter sa graine mais pour élever la couvée, plus personne ! Confiance pour confiance, on s’en sort très bien seule.

Stéphanie s'est penchée vers moi, sans pour autant baisser la voix :

– Vous n'êtes pas divorcée depuis longtemps.

– Séparée depuis mars. Mais leur père s'occupe très bien d'eux. On a déjà opté pour la garde alternée.

Un petit trémolo en fin de phrase m'a trahie. Je vivais encore très mal le fait d'être séparée de mes enfants la moitié du temps. Un mélange de tristesse et de honte. Il ne me serait pas venu à l'esprit pour autant de contester ce mode de garde. Jeanne et Lucas avaient besoin de leurs deux parents. Et ce divorce, je l'avais voulu.

– Quelle chance ! Profitez-en pour faire ce que vous aimez. Prenez des amants !

J'ai jeté un regard alarmé dans le rétro : Jeanne avait appuyé sa tête contre la vitre et fermé les yeux. Tant mieux. Stéphanie était une vraie épicurienne. Mais peut-on se mettre à la place des autres ? Je la trouvais un peu vulgaire, tout à coup. Un rire excessif. Une bouche trop large. Des œillades entendues. Mais elle n'était pas prête à lâcher le morceau :

– Y a-t-il au moins une activité que vous aimez pratiquer en solo ? Je ne sais pas, moi : le jogging, le piano, l'aquarelle, les balades le long de la Seine, la broderie au point de croix... Une activité qui vous donne envie d'être seule pour vous y consacrer.

Sa question m'a bousculée. Y avais-je seulement réfléchi ? Livrée à moi-même la moitié du temps depuis six mois, je me sentais vide. Libérée, certes, mais sans aucun projet. Comme ces grands convalescents qui doivent réapprendre à s'alimenter et marcher seuls. Pourtant, la réponse était déjà là, tapie en moi, restée en sommeil depuis mes années d'étudiante en Lettres Modernes. À la faveur de ce questionnement impromptu, elle a surgi en pleine lumière.

– Puisque vous citez Duras, c'est l'écriture. Voilà ce que j'aimerais faire de mon temps libre. J'écrivais un peu à l'adolescence, des poèmes, de courtes histoires, puis au moins un journal jusqu'à l'arrivée des enfants.

– Alors foncez, n'attendez pas pour vous y mettre vraiment ! L'organisation sociale veut nous faire croire que nous sommes des pies mais c'est faux.

– Des pies ?

Je la trouvais de nouveau amusante.

– Oui, ces oiseaux qui se mettent en couple pour la vie et sont tellement sédentaires. On est plutôt des oiseaux migrateurs.

– Mon mari était un grand casanier, c'est sûr. Maintenant, il emmène les enfants sur la Costa Brava. Il leur a même promis le Brésil pour l'été prochain ! Vous ne trouvez pas ça gonflé ?

– Le couple est un frein à l'épanouissement pour beaucoup de gens. Un imbroglio de contraintes mutuelles. Si votre ex-mari en

profite, tant mieux. Rien ne vous empêche d'en faire autant. Grâce au *low cost*, on peut voyager pour pas grand-chose.

Stéphanie était très forte en marketing. N'essayait-elle pas de me vendre ma nouvelle vie ? Je me sentais légèrement euphorique. C'était la perspective de me remettre à écrire.

On s'est arrêtées sur une aire. Après avoir acheté des sandwiches, on s'est installées à la limite d'un petit bois. Encore toute ensommeillée, Jeanne avait mis dix bonnes minutes à se décider entre le thon-crudités et le jambon-emmental. J'avais patienté. Stéphanie était allée nous attendre dehors.

Nous étions assises dans l'herbe, Jeanne ayant daigné retirer ses écouteurs dont les fils pendouillaient tristement autour de son cou gracile. Le jambon-emmental lui paraissait fade. Elle regrettait le thon-crudité, au goût sans doute rehaussé par la mayonnaise. Je lui ai proposé d'aller choisir une glace avant de remonter en voiture. Revenue en force, ma culpabilité était à deux doigts de me couper l'appétit. Je me suis promis de l'emmener dans un vrai restaurant avant le retour de son frère. Rien que toutes les deux. Je lui ferais la surprise.

Stéphanie lui a demandé gentiment :

– Et toi Jeanne, qu'est-ce que tu aimerais faire plus tard ?

Jeanne l'a fixée sans aménité. Avant d'ouvrir le feu.

– Moi ? Vous voulez dire, quand ma mère se sera débarrassée de moi pour passer à la téléche montrer son bouquin ? Ou

quand elle sera partie faire le tour du monde parce qu'elle en aura assez de nous cuisiner des pâtes et qu'elle aura rencontré un type plus beau et plus riche que mon père ?

Stéphanie a éclaté de rire. J'étais consternée, repassant mentalement toute la conversation que nous avons eue dans la voiture, sans savoir que Jeanne nous écoutait.

– Je voudrais être médecin. Là, je suis sérieuse.

Jeanne m'avait déjà parlé de ce projet. Ses notes, toutes excellentes, ne pouvaient que l'encourager dans cette voie. Mais Jeanne regardait Stéphanie et m'excluait de la conversation.

– Dans la voiture, j'ai choisi ma spécialité. Je serai psychiatre, c'est décidé.

– C'est un beau projet. Tu trouves que les gens vont mal et tu voudrais les aider ?

– Les gens vont très mal, à mon avis. Très, très mal. Surtout les femmes pies qui pondent des œufs et après, ne veulent plus s'en occuper. Alors elles détruisent le nid. Vous voyez le genre ?

Jeanne était toute pâle et sa voix tremblait. De rage et de chagrin. Elle s'est levée d'un coup, balançant son jambon-emental dans les buissons. Elle s'est dirigée vers la voiture. Ma culpabilité a atteint un climax inégalé au-delà duquel, fatalement, elle ne pourrait que décroître. Et Stéphanie a eu

alors cette parole de pythie lénifiante qui m'a donné envie de la gifler :

– Votre fille, à mon avis, souffre de sa trop grande intelligence. Elle n'aura pas une adolescence facile mais tout finira par s'arranger.

Jeanne a fini par accepter une glace de la part de Stéphanie et nous avons poursuivi le voyage. Pendant une centaine de kilomètres, chacune de nous s'est livrée silencieusement à ses pensées ou à ses rêves. Moi, je pensais à l'écriture.

## L'AUTEURE

Cécile-Marie Hadrien a œuvré dans les arts appliqués avant de se tourner vers l'accompagnement des personnes par les médiations culturelles et artistiques. Elle a publié une trilogie romanesque aux éditions Paul & Mike et un certain nombre de nouvelles dans les revues *Rue Saint Ambroise*, *Mœbius*, *la Femelle du Requin*, *Brèves*, *Filigranes*.

La présente nouvelle fait partie de la suite de nouvelles : *Je vous dépose quelque part ?* parue en février 2023 aux éditions Quadrature.